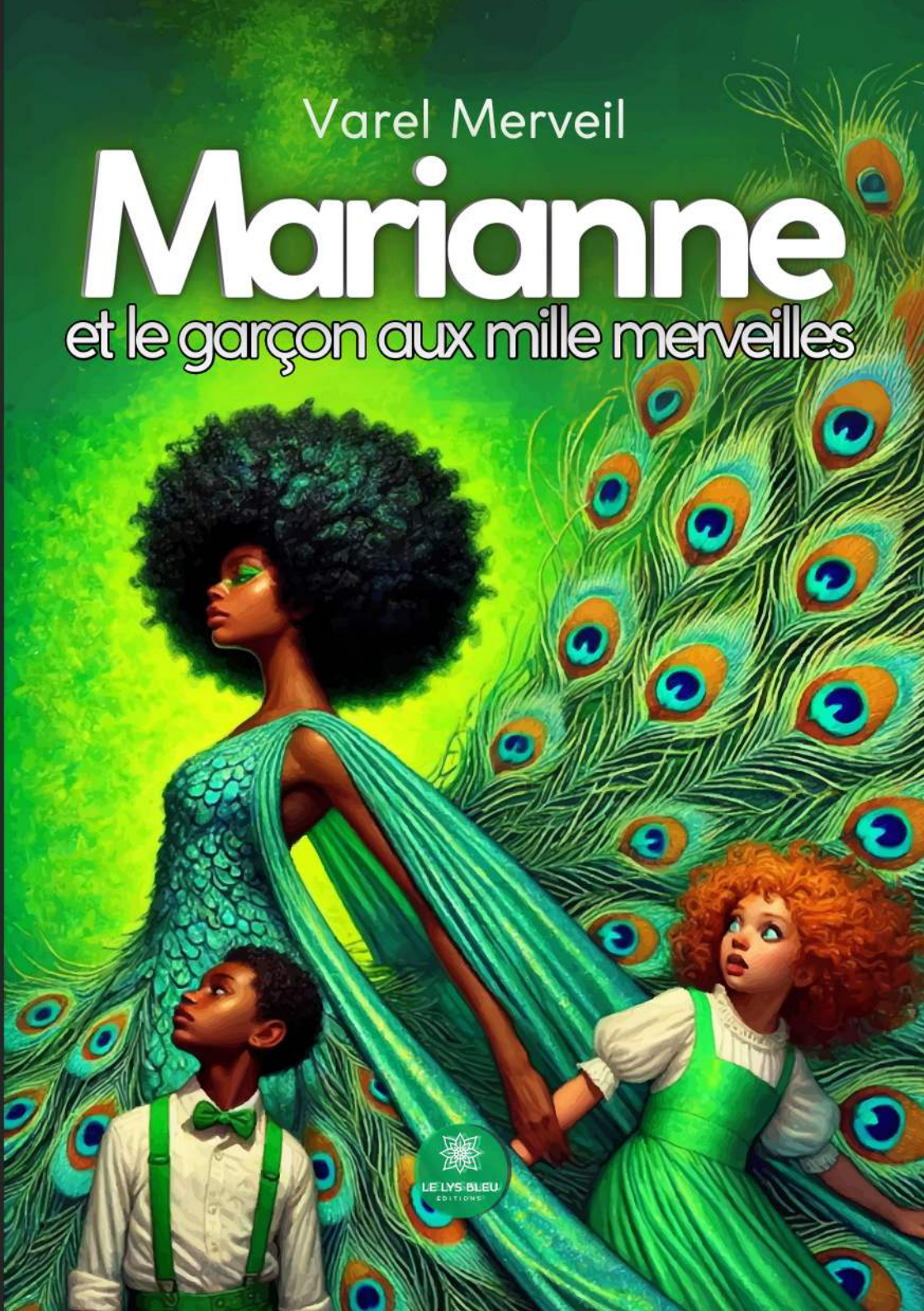
Varel Merveil

Marianne

et le garçon aux mille merveilles



LE LYS BLEU EDITIONS

Marianne
et le garçon aux mille merveilles

Varel Merveil

Marianne
et le garçon aux mille merveilles

Roman



LE LYS BLEU
ÉDITIONS

© Lys Bleu Éditions – Varel Merveil

ISBN : 979-10-422-8324-7

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1
Les mystères oniriques de Marianne

Marianne se réveilla, le souffle court, troublée par un rêve récurrent. Dans cet univers onirique, Marianne flottait, portée par un tigre ailé à la fourrure d'un vert éclatant, arborant une queue en traîne ; il avait l'aspect d'une créature mythique aux allures fantastiques. Parfois, elle chevauchait des requins-marteaux, glissant dans des océans chauds et reculés, où la lumière du soleil peinait à atteindre les profondeurs. Des cités sous-marines en ruine s'offraient à son regard, témoins d'une grandeur oubliée. Les murs de pierre, couverts d'une langue mystérieuse, restaient indéchiffrables, tandis que des statuettes brisées, aux textures évoquant l'Afrique, gisaient parmi les algues ondoyantes. Tout cela évoquait l'effondrement d'une civilisation ancienne. Au cœur de ces visions, Marianne dansait, son corps en sueur sous une chaleur tropicale écrasante, vêtue d'un habit traditionnel africain d'un rouge éclatant, orné de motifs complexes et d'inscriptions énigmatiques. Sa tenue pyramidale défiait la logique, mais tout semblait si réel qu'elle se réveillait parfois en sursaut, le cou marqué de traces brûlées en forme de mains, un phénomène inexplicable. Ces matins étranges, à son réveil, Marianne se demandait si elle avait voyagé dans une autre vie ou un autre espace-temps. Ces visions lui rappelaient parfois Saint-Pétersbourg, une ville qu'elle n'avait jamais visitée mais dont la beauté majestueuse hantait ses rêves comme un souvenir enfoui. Cependant, chaque fois qu'elle tentait d'en parler à ses parents, leurs réactions la ramenaient brutalement sur terre. Ils restaient incrédules, attribuant ces songes à une imagination

débordante ou à un excès de sommeil. Son père, Gaspard de France, avançait même que ces rêves pouvaient être influencés par les contes qu'il lui racontait lorsqu'elle était encore une jeune enfant. Il aimait partager avec elle des histoires russes pour l'endormir, surtout lorsque Marianne, sujette au somnambulisme et à des crises de colère nocturnes, peinait à trouver le repos. La fascination pour la Russie n'était pas sans raison : la grand-mère maternelle de Marianne était originaire de ce pays et incarnait une femme aux mœurs irréprochables. Elle avait pris soin d'enseigner le russe à sa petite-fille dès son plus jeune âge, chaque après-midi après l'école. Marianne rentrait alors épuisée par ses cours mais trouvait un certain réconfort dans cet apprentissage. Pourtant, elle rêvait déjà d'une autre vie, celle d'une danseuse libre et insouciante.

Sa mère, Marie « De France » – souvent appelée simplement Marie-France – était Française, née en France, en banlieue parisienne et avait une sœur aînée que Marianne trouvait burlesque pour des raisons qu'elle seule pouvait expliquer. Cette tante semblait porter en elle un mystère particulier, un éclat différent qui causait son mépris. Mais cela faisait partie des nombreuses énigmes qui peuplaient la vie de Marianne, entre rêves et réalité. Le père de Marie-France, grand-père de Marianne, avait trouvé refuge dans la capitale russe après s'y être marié. Il s'était épris de cette ville vibrante et mystérieuse, mais son histoire s'acheva tragiquement à l'âge de soixante ans, emportée par un cancer. Après sa mort, la grand-mère de Marianne prit ses filles et décida de quitter Moscou pour recommencer une nouvelle vie en France. Cependant, ce déracinement laissa des traces indélébiles dans leur histoire familiale. Marianne, bien que curieuse de ses origines, ressentait souvent une forme de distance entre elle et ses parents. Leur manque d'intérêt pour ses récits oniriques la blessait profondément. Lassée de leurs réactions incrédules, elle prit une décision ferme : elle ne partagerait plus jamais ses rêves avec eux. Ces songes, pourtant, continuaient de la hanter, emplis de mystères et de symboles qu'elle peinait à comprendre. C'est dans ce contexte que notre histoire débute vraiment, dans une époque où l'insouciance des années folles semblait

pourtant si loin de la vie tourmentée de Marianne. Ce matin-là, très tôt, elle s'était réveillée en sursaut, une fois de plus, le souffle court et le corps trempé de sueur. Les contours de son visage étaient encore marqués par l'agitation du rêve qui venait de la secouer. La lumière douce de la lune pénétrait dans sa chambre par la fenêtre entrouverte, traversant les rideaux grisâtres qui ondoyaient légèrement sous l'effet d'une brise tiède. Elle se redressa lentement, essuyant son front moite d'un geste rapide. Ses taches de rousseur paraissaient plus rosées que d'ordinaire, sans doute à cause de la chaleur étouffante de cette matinée d'été. Sa chevelure rousse était en bataille, et son reflet dans le miroir lui renvoya une image fatiguée. Soudain, une nausée violente la saisit. Le cœur battant et la main plaquée sur sa bouche, elle se précipita hors du lit en titubant légèrement. Une main agrippée à son ventre douloureux, elle atteignit les toilettes juste à temps pour se libérer de ce malaise oppressant. À genoux sur le carrelage froid, elle inspira profondément, espérant chasser l'étrange sensation qui l'envahissait. Mais, alors qu'elle relevait la tête, son esprit fut à nouveau assailli par des visions troublantes. Des formes floues et indistinctes dansaient devant ses yeux : des créatures magiques, semblables à des étoiles filantes, apparaissaient et disparaissaient sans qu'elle puisse en discerner les contours. Tout semblait irréel, confus, comme si son esprit était pris au piège entre rêve et réalité. Marianne se sentait au bord de la folie. Pourquoi ces visions revenaient-elles sans cesse ? Pourquoi rêvait-elle toujours des mêmes lieux énigmatiques et des mêmes créatures fantastiques ? Et pourquoi ces cauchemars récurrents où elle était poursuivie par des bêtes hideuses dans un jardin lumineux qu'elle n'avait jamais vu auparavant ? Les larmes aux yeux, elle se recroquevilla sur elle-même. « Qu'est-ce qui m'arrive ? Qu'est-ce qui m'arrive ? » murmura-t-elle d'une voix tremblante, comme si répéter ces mots pouvait lui apporter une réponse. Depuis toujours, Marianne cherchait désespérément à comprendre ce qui lui arrivait. Elle avait tenté d'en parler à ses professeurs, mais leurs réponses ne faisaient qu'accentuer son sentiment d'isolement. « Ce ne sont que des rêves », lui avait dit l'un

d'eux avec un sourire condescendant. « Cela finira par passer », avait ajouté un autre. Seule Madame Pani Vinault, sa professeure d'art, sembla lui accorder un semblant d'attention. Un jour, après un cours particulièrement silencieux, Madame Vinault lui confia : « Figure-toi, Marianne, que ma propre fille a traversé quelque chose de similaire. Elle aussi se perdait dans des mondes imaginaires après avoir lu trop d'ouvrages féeriques. Cela lui causait des hallucinations étranges… Mais tu sais, tout cela finit toujours par s'estomper avec le temps. » Ces paroles étaient censées rassurer Marianne, mais elles ne firent que renforcer son sentiment d'incompréhension. Ce qu'elle vivait n'avait rien à voir avec une simple imagination débordante ou des lectures fantaisistes. C'était bien plus profond, bien plus réel… Et elle était déterminée à découvrir ce que cela signifiait. Un de ses professeurs, un homme au regard bienveillant mais distrait, lui expliqua que son cerveau était en pleine croissance et que, par conséquent, son imagination débordante n'était qu'un effet secondaire de cet épanouissement. « Ne t'inquiète pas, tout cela finira par passer avec le temps », avait-il dit en haussant les épaules, comme s'il s'agissait d'une évidence. Un autre, plus excentrique, avait suggéré à Marianne de devenir chercheuse. « Tu débordes d'imagination pour ton âge, jeune fille », avait-il lancé, un cigare coincé entre ses dents jaunies. Malgré sa tentative d'ironie face à ces remarques, Marianne ne pouvait s'empêcher de ressentir une douleur sourde au fond de son cœur. Elle avait l'impression que personne ne la comprenait vraiment. Les adultes lui paraissaient ternes et désintéressés, incapables de prendre ses tourments au sérieux. Alors, elle finit par les ignorer, tout comme elle avait appris à ignorer ses propres parents. Un matin, lors d'un cours de physique particulièrement soporifique, Marianne s'endormit sur sa table. Plongée dans un rêve étrange, elle se mit à parler à haute voix dans son sommeil. « Koussou… Koussou… Où vas-tu, mon ami ? Tu es un perroquet bien étrange… » marmonnait-elle en bavant légèrement, le visage écrasé contre le bois froid du bureau. Ses camarades, amusés par la scène, éclatèrent de rire. Pendant près de trente minutes, elle répéta inlassablement ce nom mystérieux :

Koussou. Lorsqu'elle se réveilla enfin, les joues rouges de honte, elle n'osa plus lever les yeux vers ses camarades moqueurs. Ainsi, ce matin-là, assise sur le rebord de la baignoire dans la petite salle de bain de l'appartement familial, Marianne pleurait en silence. Ses cheveux attachés en une queue de cheval désordonnée glissaient sur ses épaules tandis qu'elle tirait nerveusement dessus pour tenter de calmer son angoisse. Le grincement régulier de ses dents résonnait dans la pièce exiguë, amplifiant son malaise. Elle fixait son reflet dans le miroir en face d'elle, les yeux rougis et gonflés par les larmes. Mais un bruit soudain la tira brusquement de ses pensées : la porte d'entrée venait de s'ouvrir en bas.

Des pas lourds résonnaient dans le hall d'entrée, montant lentement les escaliers en bois qui craquaient sous leur poids. Marianne se figea. Des murmures indistincts s'élevaient maintenant depuis le rez-de-chaussée, des voix graves et menaçantes qui semblaient emplir tout l'appartement. Elle réalisa alors qu'elle avait laissé la porte de sa chambre entrouverte, offrant une vue directe sur l'escalier menant à l'étage. Un frisson glacé parcourut son échine.

Les « De France » vivaient dans un modeste appartement situé dans une banlieue populaire de la région parisienne. Le bâtiment avait survécu de justesse à une explosion pendant la Première Guerre mondiale et portait encore les stigmates du conflit : des murs fissurés, des fenêtres mal ajustées et un toit qui menaçait de s'effondrer à chaque tempête. Mais pour la famille « De France », c'était tout ce qu'ils pouvaient se permettre. Leur situation financière était précaire, et cet appartement était l'un des rares logements abordables dans un quartier où les loyers atteignaient des sommets exorbitants.

Marianne entendit finalement des voix distinctes depuis le salon, des voix étranges d'une douceur froide.

Chapitre 2
Un conte Kongo

Quatre silhouettes imposantes venaient d'entrer chez les de France et se tenaient debout comme des statues à l'entrée du séjour. L'un d'eux prit la parole d'une voix tonitruante :

— Bonjour, monsieur Gaspard, lança-t-il en coinçant un cigare entre ses dents.

Monsieur Gaspard, le père de Marianne, lui répondit avec un sourire crispé :

— Bonjour, monsieur Alphonse. Vous êtes bien matinal… Je ne m'attendais pas à vous voir à une heure pareille. Ne restez pas debout, enfin ! grogna monsieur Gaspard. Asseyez-vous.

Les quatre hommes s'installèrent immédiatement dans le petit salon, chacun prenant place sur un fauteuil. Seul Alphonse demeura immobile, debout comme un soldat en faction.

— J'irai droit au but, monsieur Gaspard. Si je suis ici si tôt, c'est à cause d'un vieil article sur lequel mes associés et moi sommes tombés. En me renseignant sur son auteur, j'ai découvert une de vos anciennes connaissances qui m'a donné votre contact. C'est pourquoi j'ai souhaité vous voir dès le matin.

— Ah, je vois, murmura-t-il avec une grimace après s'être assis sur l'un des fauteuils vides. Un article ? Lequel ? demanda monsieur Gaspard, l'air inquiet, les bras le long du corps. Il ne comprenait pas

quel lien il pouvait avoir avec un article, surtout qu'il vivait depuis des lustres dans l'anonymat, à l'abri des regards et des langues de vipère.

— Permettez-moi de vous rafraîchir la mémoire, dit Alphonse. Il y a vingt-cinq ans, vous avez enseigné en Afrique, plus précisément au Congo français. Selon nos informations, vous y avez appris aux villageois la langue française et avez été très apprécié. N'est-ce pas ?

— En effet, répondit-il, le regard de plus en plus méfiant. Mais où voulez-vous en venir ? Je ne vois toujours pas le rapport…

— Oh, mais tout est là, monsieur Gaspard ! s'exclama Alphonse en déposant brusquement un vieux journal poussiéreux sur la table, comme s'il avait traversé la guerre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Gaspard, surpris par ce vieux journal.

— Ouvrez-le ! s'écria Alphonse, penché vers lui comme un lampadaire.

Gaspard prit le journal, l'ouvrit et fut stupéfait par ce qu'il découvrit.

— Hum hum hum… toussa-t-il à plusieurs reprises, le visage perlant de sueur. Cet article date de longtemps, dit monsieur Gaspard. Ce n'était qu'un conte, comme le mentionne le journaliste.

— Un conte, dites-vous ?!

— Oui, un conte Kongo, comme il est précisé dans l'article, ajouta-t-il en regardant Alphonse qui commençait à s'impatienter.

— Vous me prenez pour un idiot ! siffla Alphonse d'un ton menaçant, scrutant la pièce du regard.

Ses trois acolytes restèrent étrangement calmes. Marie, l'épouse d'Alphonse, s'était jointe à eux sans y être invitée, cherchant à s'assurer que tout allait bien. Son époux acquiesça d'un geste de tête en sa direction, tremblant de crainte face à Alphonse. Ce dernier, bien qu'inconnu des « De France », était un ancien caporal ayant travaillé sept ans comme espion pour des gouvernements étrangers ; il avait une réputation redoutable. Mais, une chose était claire : ils n'étaient pas

amis. La tension dans la pièce devint palpable et un silence lourd s'installa.

— Serait-ce votre épouse, Marie ? demanda Alphonse avec un sourire aux lèvres après avoir ôté le cigare de sa bouche et l'avoir déposé sur la table.

— Oui, c'est ma femme. Pourquoi cela ?

— Vous l'avez connue…

— Nous nous sommes rencontrés en Afrique, répondit-elle avec assurance.

— Votre époux semble avoir oublié une histoire des plus étranges. Peut-être pourriez-vous m'éclairer ?

— Si mon époux ne peut le faire, en quoi serais-je utile ? rétorqua-t-elle avec méfiance.

— Hummm ! grogna Alphonse, visiblement agacé.

Les réponses les plus soignées de Marie l'agaçaient, il était là dans le but d'obtenir des réponses claires et précises et non davantage de questionnements vaporeux qui pousseraient ses neurones à plus de réflexion dont il se serait lui-même passé. Alphonse était un homme sans vertu et la patience n'était guère son point fort.

— Vous savez… dit-il, j'ai survécu à la guerre et laissez-moi vous dire que… hum… la guerre n'est pas une chose jolie, oh non, non, non, la guerre n'est sans doute pas la chose des plus souhaitables, même à son pire ennemi.

Le dos droit, les bras croisés derrière lui, Alphonse se mit à déambuler lentement devant monsieur Gaspard. Chaque pas qu'il faisait semblait alourdir l'air de la pièce, laissant derrière lui une traînée de terreur et d'épouvante. À chaque fois qu'il se rapprochait de Gaspard ou de sa femme qui se tenait debout à l'entrée de la porte menant droit à la cuisine, ces derniers détournaient instinctivement le regard, écrasés par la présence oppressante de cet homme. Ils n'osaient pas soutenir ses yeux sombres et brûlants de colère, comme s'ils craignaient d'y voir leur propre condamnation. D'un coup, il s'arrêta

net et, dans un éclat de rage incontrôlée, hurla : « J'ai perdu de la famille dans cette foutue guerre ! Face aux Allemands, j'ai combattu pour ce pays ! Pour la France ! » Sa voix résonna dans la petite pièce comme un coup de tonnerre. Il frappa violemment du poing sur la table basse, faisant trembler les tasses de thé qui venaient d'être à peine posées dessus par Marie. Le silence qui suivit fut lourd, presque assourdissant. Puis, d'une voix rauque, il reprit, plus bas mais non moins chargé de colère : « Putain de merde… J'ai donné ma vie pour ma patrie. Vous savez ce que j'ai eu en retour ?! » Il tourna lentement la tête vers chacun des occupants de la pièce, ses yeux perçants cherchant une réponse qu'il savait ne jamais obtenir. Tous le fixaient avec une expression mêlée d'effroi et d'incompréhension. Ses mots avaient frappé juste, touchant quelque chose au fond d'eux, une corde sensible qu'ils n'avaient pas imaginé entendre vibrer ce matin-là. Le blond qui l'accompagnait, jusque-là silencieux et immobile comme une statue, devint soudain écarlate de colère. Son visage se crispa, et la cicatrice en forme de « C » qui marquait sa joue gauche semblait presque luire sous la lumière tamisée. Sa carrure imposante et son regard glacial ajoutaient à son aura menaçante une touche de meurtrier. Il n'avait pas besoin de parler pour inspirer respect et crainte ; sa seule présence suffisait à écraser quiconque osait croiser son chemin. Gaspard, assis sur son fauteuil, se recroquevilla légèrement sur lui-même. Il se sentait humilié, réduit à l'état d'un enfant pris en faute devant ces hommes qui semblaient faits d'acier et de feu. Sa gorge était sèche, ses mains moites. Il n'avait rien à répondre à cette explosion de rage. Mais sa femme, elle, était d'un tout autre tempérament. Contrairement à son mari, elle ne détourna pas les yeux. Non, elle soutint le regard d'Alphonse avec une détermination farouche. Ses prunelles brillaient d'un mélange de défi et de mépris. Elle ne craignait pas cet homme, malgré sa stature intimidante et son discours enflammé. Elle refusait de baisser les armes ou de montrer la moindre faiblesse. C'était une femme de caractère, une âme rebelle qui ne se laissait pas dompter facilement. Tout l'opposé de son mari, docile et effacé. Alphonse sembla remarquer cette différence. Il plissa

légèrement les yeux en croisant son regard, comme s'il mesurait la force qu'elle dissimulait derrière son apparente tranquillité. Mais elle ne cilla pas. Pas une seule fois. Dans cette pièce suffocante où chaque respiration semblait peser une tonne, un duel silencieux s'engagea entre eux. Une bataille d'yeux et d'esprits où aucun des deux ne voulait céder le moindre pouce de terrain.

— En retour, je n'ai reçu que… de vulgaires miettes de remerciement de la part de ce gouvernement malade. Qu'ai-je fait ? Je n'ai fait que me battre pour mon pays, l'armée n'est pas un lieu où l'on peut s'enrichir. Je l'ai compris mais bien tard. En tant qu'espion j'ai fait le sale boulot pour des gouvernements et s'il y a une chose que je sais, pour avoir de l'argent, il faut travailler mais, en matière de richesse, il faut trouver autre chose, hurla-t-il tout en frappant de force la table en face de Gaspard qui frémit un instant de crainte, puis se ressaisit par la suite.

— Ça suffit ! s'écria Marie, épuisée. Tu ne peux pas parler ainsi à mon époux ! ajouta-t-elle en pointant son doigt accusateur vers Alphonse, qui, déconcerté, resta figé devant elle.

— Oh, mais votre épouse fait preuve d'un grand courage, monsieur Gaspard, dit Alphonse en avançant son visage vers Marie, le doigt de celle-ci effleurant légèrement son front. Mais revenons à nos moutons, nous sommes ici pour discuter de la mystérieuse forêt, conclut-il en se détournant d'elle.

— La mystérieuse forêt ? Elle n'existe pas. C'était simplement mon imagination qui m'a joué des tours, elle n'a jamais été réelle, soupira Gaspard, le visage abattu, tout en interrompant son interlocuteur.

— Oh non, c'est exactement ce que ce maudit pays veut vous faire croire ! La France ne fait que nous persuader que nous sommes des rêveurs inutiles, mais c'est justement de cette imagination que naissent les plus grands bouleversements du monde. Sans rêve ni vision, nous serions encore à l'âge de pierre ! J'ai foi en ce que vous avez vu, et je sais ce que vous avez perçu ! s'exclama-t-il, les yeux brillants d'enthousiasme.

— Cette mystérieuse forêt a fait de mon époux la risée de toute la France et…

— Et il est temps de restaurer l'honneur et le respect qu'il a perdus. L'heure est venue pour vous, monsieur Gaspard, rétorqua Alphonse.

— Cela remonte à longtemps, dit Gaspard d'un ton désinvolte. Je suis certain d'avoir aperçu cette forêt…

Alphonse s'approcha de lui avec chaleur mêlée d'un sourire amical aux lèvres.

— Parlez-nous de ce conte, monsieur Gaspard, ce conte Kongo, dit-il d'une voix sifflante telle une vipère. Il s'agenouille près de lui.

— Ce n'est pas un conte ! La presse a tout fait pour me faire passer pour un fou aux yeux du pays. Je sais ce que j'ai vu : la forêt regorgeait de pierres précieuses mystérieuses, un véritable eldorado comme il n'en a jamais existé sur terre. Ce pays est infiniment béni… Et… il y avait même des gorilles étranges !

— Le Congo est notre terre promise ! Nous y retournerons, monsieur Gaspard, croyez-moi. Rien ne nous empêchera de devenir des hommes riches ! affirma-t-il, les yeux pétillants comme une galaxie.

— C'est donc à cause de cet article que vous souhaitez me rencontrer, monsieur Alphonse ? demanda Gaspard d'une voix grave.

— Eh bien, pour vous rassurer, durant la guerre, j'ai eu l'honneur de combattre aux côtés de troupes africaines, chacune venant de différents horizons… Je dois avouer que l'Afrique n'est pas mon domaine d'expertise ; je ne m'y connais pas assez en géopolitique ou en histoire.

Marie détourna le regard, mal à l'aise, croisant ses bras comme pour se protéger d'un malaise invisible. Le regard perçant et sournois d'Alphonse, qui s'était attardé sur elle, l'avait déstabilisée. Celui-ci se releva, se détachant de Gaspard. Soudain, l'attention de Marie-France glissa instinctivement vers la serrure de la porte, comme si elle espérait y trouver une échappatoire. Toute cette discussion sur la mystérieuse forêt et l'Afrique ne l'intéressait guère. Elle avait appris à taire ces

souvenirs, à les enfouir profondément dans un coin sombre de sa mémoire.

Depuis la publication de cet article, tout ce qui avait trait au Congo français et à ses légendes lui semblait appartenir à une autre vie. Autrefois, elle avait aimé ce pays avec passion, s'émerveillant de sa nature luxuriante et de son envoûtante forêt. Mais aujourd'hui, ces souvenirs n'étaient plus que des relents amers. Le Congo et ses mystères avaient fait d'elle et de sa famille la risée de toute la France. Elle en avait pleuré en silence, le cœur lourd de honte. Elle méprisait quiconque osait évoquer cette histoire, car elle n'avait jamais vraiment accepté que son mari soit traité de fou à cause de cela. Il convient également de préciser que le Congo français, sous occupation française, et le Congo belge, qui est plus vaste que son voisin français, étaient séparés par un fleuve. Alphonse, les bras croisés, reprit d'un ton grave :

— J'ai vu des choses que vous ne pourriez même pas imaginer. Des hommes aux corps d'acier, capables de résister aux tirs d'obus et de soulever des chars blindés à mains nues. Des surhommes, presque des demi-dieux sortis tout droit des légendes grecques. Ces Africains… Il marque une pause puis continue après avoir repris son souffle. Ils n'étaient pas comme nous. Pas ordinaires. Alors oui, monsieur Gaspard, après avoir vécu ça, je ne peux que vous croire, aussi je…

Il s'interrompit brusquement, surpris par une voix fluette qui s'éleva derrière lui :

« Croire quoi ?! » Alphonse se tourna vivement, cherchant l'origine de cette voix enfantine. Marie, Gaspard et les trois soldats fixèrent tous la même direction : une petite silhouette perchée à la rampe de l'escalier. C'était Marianne, leur fille. Elle semblait exténuée, ses paupières lourdes et rougies par le manque de sommeil. Les cheveux en bataille et vêtue d'un pyjama rose parsemé de fleurs noires, elle frottait ses yeux avec insistance.

— Mon cœur ! s'exclama monsieur Gaspard en se précipitant vers elle pour la prendre dans ses bras.

Il était étonné de la voir debout aussi tôt ; ce n'était pas dans ses habitudes, à l'exception des moments où, plongée dans ses crises nocturnes, elle se réveillait en sursaut, ou plus jeune, elle souffrait de somnambulisme. Éberluée, Marie accourut à son tour et serra tendrement sa fille contre elle.

— Tout va bien ? Pourquoi es-tu réveillée ? s'inquiéta-t-elle en caressant ses cheveux.

Marianne haussa les épaules avec un air boudeur. « C'est vous qui m'empêchez de dormir… Je vous entends depuis là-haut ! » protesta-t-elle en bâillant longuement.

Marie échangea un regard entendu avec son mari. Ils comprirent qu'ils avaient parlé bien trop fort et prolongé cette conversation plus qu'il ne le fallait. Alphonse et ses hommes observaient la scène en silence, légèrement embarrassés par l'interruption innocente de l'enfant.

— Tout va bien, ma chérie, murmura Marie en déposant un baiser sur le front de Marianne. Les messieurs s'apprêtaient justement à partir.

Elle accompagna ces mots d'un regard appuyé vers son mari, un message clair qu'il comprit immédiatement : il était temps que leurs invités prennent congé. Elle-même était épuisée par cette discussion qui s'éternisait et par tous ces souvenirs qu'elle aurait préféré ne jamais voir ressurgir. Alphonse capta le message sans qu'un mot supplémentaire ne soit nécessaire. Soldat aguerri, il maîtrisait parfaitement le langage non verbal. Il fit signe à ses hommes, qui se redressèrent aussitôt et se dirigèrent vers la porte d'entrée. Avant de sortir, Alphonse lança un dernier regard à monsieur Gaspard, puis désigna du menton le journal posé sur la table basse. « Réfléchissez bien », dit-il d'un ton lourd de sous-entendus avant de franchir le seuil.

Monsieur Gaspard resta immobile un moment, le cœur battant sous le poids des paroles d'Alphonse. Il savait exactement ce qu'il voulait dire.

Chapitre 3
Culture congolaise

Vers midi tapante, monsieur Gaspard était toujours allongé sur son lit, profitant d'une grasse matinée inhabituelle. Son esprit vagabondait, perdu dans un flot de pensées désordonnées. Il cherchait désespérément un moyen de subvenir aux besoins de sa famille. Cela faisait maintenant quatre mois qu'il n'avait pas payé le loyer. Quatre mois aussi qu'il avait perdu son emploi de gestionnaire de fonds dans une entreprise respectable et qu'il se retrouvait sans aucune source de revenus. Il a tenté plusieurs autres emplois, mais toutes ses candidatures ont été rejetées. La menace d'une expulsion planait sur lui comme une épée de Damoclès, mais il n'osait rien dire à sa femme. Monsieur Gaspard était un homme fier, un homme qui portait sur ses épaules le poids des responsabilités familiales, tel un homme cherchant à tout résoudre seul, sans aide extérieure. Mais la vie devenait de plus en plus chère, et il savait que le temps jouait contre lui. Un mois, c'est tout ce que le propriétaire lui avait accordé avant de les mettre à la porte. Cette échéance le rongeait de l'intérieur, chaque jour un peu plus. Et pourtant, il gardait tout pour lui, refusant d'inquiéter sa femme ou sa fille. Allongé, les bras croisés derrière la tête et les jambes étendues, il fixait le plafond en silence. Une pensée furtive traversa son esprit : Alphonse était peut-être apparu au bon moment dans leur vie, se dit-il. Il se redressa légèrement et prit le journal posé sur sa table de chevet. Entre deux pages, il trouva une lettre soigneusement pliée. Il la déplia lentement et lut les mots qui lui étaient adressés : cher Gaspard, je me suis renseigné davantage sur

vous. Nous savons que vous peinez à joindre les deux bouts. Cette guerre a été un fléau pour des hommes comme nous. Regardez ces politiciens, ces fils d'héritiers et ces hommes d'affaires : ils vivent dans l'opulence, n'est-ce pas ? Mais cela pourrait être vous et moi demain. Oui, demain, si – et seulement si – vous m'aidez à retrouver cette fameuse forêt dont on dit qu'elle regorge de pierres précieuses. Ces trésors pourraient nous rendre immensément riches. J'ai perdu une femme et un enfant faute d'argent. Les miettes que j'ai reçues en tant que soldat ne suffisent pas à vivre dignement, tout comme vous. Mais le Congo… Le Congo est une terre de richesses infinies. Si vous m'aidez à retrouver cette forêt, je ferai de vous un homme riche. Avec mes contacts dans la presse, je rétablirai également votre honneur, sali lâchement par ce pays dirigé par des incapables. Dans une semaine, quelques-uns de mes hommes partiront pour le Congo. Moi, j'y suis déjà en route. Je vous attends avec impatience. Signé, Alphonse. Monsieur Gaspard tourna la lettre entre ses doigts, cherchant désespérément un éventuel post-scriptum ou un mot supplémentaire qu'il aurait manqué. Puis, comme par hasard, il trouva un numéro derrière la lettre et un petit mot : joignez-le. Une semaine, c'était tout ce qu'il lui restait pour prendre une décision. Et pourtant, il n'avait toujours rien dit à sa femme. Quant à sa fille, Marianne, il préférait ne pas y penser pour l'instant. Cette dernière était encore trop jeune pour comprendre la gravité de la situation. Plusieurs pensées sombres traversèrent son esprit. L'idée d'en finir pour échapper à cette spirale infernale lui effleura l'esprit, mais il refoula ces idées avec hargne. Retourner au Congo signifiait affronter à nouveau l'humiliation publique qui avait marqué sa vie des années auparavant. Voir son nom traîné dans la boue par les journaux avait été une expérience traumatisante dont il ne s'était jamais réellement remis. Monsieur Gaspard était un homme brisé, hanté par son passé. Au collège Notre-Dame de Rosaire, c'était le dernier jour des classes, un moment à la fois redouté et attendu, surtout par Marianne. Malheureusement pour elle, elle avait une petite épine dans le pied : sa scolarité n'était pas complètement réglée. L'établissement lui avait donc annoncé, d'un

ton aussi joyeux qu'un enterrement, qu'elle ne passerait pas ses examens. En gros, pas de paiement, pas de promotion, donc de passage en classe supérieure. Cette nouvelle la rongeait comme un hamster sur un hamster-wheel, laissant son visage aussi blême qu'un fantôme en pleine période d'examens. Pendant son cours d'histoire, qu'elle détestait presque autant que les brocolis, elle était tellement préoccupée qu'on aurait pu croire qu'elle était en train de planifier une évasion d'Alcatraz. Ce dernier jour d'école était particulièrement spécial : leur prof habituelle était malade (peut-être à cause des brocolis ?), et c'était un professeur sénégalais nommé Sedar Senghor qui avait pris les rênes. Il se présenta avec un sourire qui pouvait illuminer une pièce sombre. « Hum, hum, les enfants ! Aujourd'hui, c'est moi votre prof, je m'appelle Sedar. Et pour fêter ça, nous allons faire un concours de culture générale ! » Marianne, assise au fond de la classe avec une tête de rongeur en guise de concentration (c'est-à-dire qu'elle s'inventait des animaux en les dessinant sur ses pages de cahier), ne se sentait pas très concernée par le sujet. « Qui peut me dire quand a été créée la ville de Brazzaville ? » demanda monsieur Sedar, sa voix pleine d'enthousiasme. Pour Marianne, la question était aussi pertinente que celle de savoir quel goût avait un nuage. Elle regardait ses camarades lever la main comme s'ils étaient à un concert de rock, tous désireux de briller. Monsieur Sedar, le grand manitou de la classe, désigna un élève au hasard : « Oui, vous ! » Louise, qui se trouvait juste devant Marianne et qui avait l'air aussi excitée qu'une enfant devant un gâteau d'anniversaire, se leva d'un bond. Elle avait déjà préparé sa réponse comme si elle allait décrocher un Oscar. « Non, ce n'est pas vous, chère madame ! J'ai désigné la fille derrière vous. » À ce moment-là, Louise s'effondra sous les rires de ses camarades, son visage déformé par la déception, ressemblant à un lémurien en pleine crise existentielle. Elle se retourna vers Marianne et s'exclama : « Beurk ! On dirait qu'on ne donne la parole qu'aux filles tordues ici ! » Marianne haussait les épaules à la suite des paroles de Louise ayant remarqué que le doigt du professeur avait en réalité pointé en sa direction bien qu'elle ne s'en était guère rendu compte. Elle se leva

lentement de son siège, le corps frêle, se disant que, si elle devait passer pour une fille tordue pour éviter les questions hasardeuses, alors elle serait bien prête à embrasser son nouveau statut avec fierté !

— Jeune fille, comment vous nomme-t-on ?

— Ma… Marianne, monsieur !

— Alors, Marianne, pouvez-vous me dire qui est Savorgnan de Brazza et quel rôle a-t-il joué pour la France ? Et aussi, quand fut créée la ville de Brazzaville ?

Prise dans un roulement de tambour digne d'un spectacle de magie raté, Marianne resta bouche bée, les neurones en grève. Son visage, aussi expressif qu'une statue de jardin, faisait déjà rire ses camarades. Et là, ne pas répondre à cette question qui semblait simple comme bonjour pour Marinette, la seule fille noire de la classe, lui donnait un sentiment de honte si profond qu'elle aurait pu creuser un trou jusqu'à la Chine.

— Je ne sais pas, Monsieur, marmonna-t-elle en baissant la tête, comme si elle venait de perdre au loto.

— Que vous évoque, Marianne, le nom du Makoko ?

— Aucune idée, Monsieur…

Exténuée par ses tentatives de faire briller l'étoile de Marianne, une élève au fond de la classe s'improvisa héroïne :

— Eh bien, la ville de Brazzaville a été créée en octobre 1880 ! répondit-elle avec l'enthousiasme d'un enfant découvrant un bonbon. Pierre Savorgnan de Brazza, continua-t-elle sans reprendre son souffle, est né le 26 janvier 1852 à Rome et est mort le 14 septembre 1905 à Dakar. À l'évocation du nom Dakar, Senghor frémissait comme s'il venait d'entendre une annonce de soldes chez son magasin préféré. C'est une figure majeure de l'exploration et de la colonisation française en Afrique centrale. D'origine italienne, naturalisé français, il est connu pour ses expéditions dans le bassin du Congo et pour son rôle dans la fondation du Congo français.

Monsieur Sedar applaudit la jeune fille avec l'enthousiasme d'un public en délire :

— Bravo, jeune fille ! Continuez ainsi et, un jour, vous serez diplomate ! Et figurez-vous que le Makoko est un titre donné au roi de la tribu téké, termina-t-il.

Ces mots furent comme une flèche dans le cœur de Marianne, qui se sentit aussi petite qu'un grain de sable sur une plage bondée. Elle s'empressa de quitter la salle après que la cloche eut sonné, sans dire un mot ni même prêter attention au professeur dont les lunettes observaient impuissamment la jeune fille prendre la porte. Et voilà comment une journée ordinaire se transforma en une comédie tragique où Marianne avait perdu le rôle principal au profit d'une élève qui brillait comme un phare dans la nuit.

Chapitre 4
Une décision prise

Après avoir passé une mauvaise journée en classe, Marianne décida de finir celle-ci chez les Figaro, auprès de Maryse, sa meilleure amie depuis des années, qui, elle, avait préféré sécher le dernier jour des cours. Leur amitié avait commencé huit ans plus tôt, à la cathédrale Notre-Dame, où leurs familles respectives s'étaient croisées lors d'une messe dominicale. Les deux jeunes filles avaient rapidement découvert une passion commune pour la danse et étaient devenues inséparables depuis ce jour. Elles passaient des heures à répéter ensemble des mouvements complexes, défiant leur jeune âge par leur détermination et leur grâce. Un jour, leurs parents décidèrent de les inscrire à des cours de danse classique. Marianne s'y révéla particulièrement douée : à peine une semaine après son inscription âgée d'à peine six ans, elle était déjà considérée comme la meilleure ballerine du groupe. Madame Huberte, leur professeure de danse, ne tarissait pas d'éloges à son sujet. Cependant, ce succès fulgurant attira aussi son lot de jalousies parmi ses camarades de classe. Certaines filles voyaient en elle une rivale et lui vouaient une haine silencieuse mais palpable. De son côté, Maryse découvrit un autre talent : sa voix douce et envoûtante qui captivait tous ceux qui l'entendaient chanter. Elle se mit rapidement à donner des spectacles dans divers petits théâtres parisiens, attirant l'admiration du public. Malgré leurs succès respectifs dans leurs passions artistiques, les deux amies partageaient aussi des déboires sentimentaux propres à leur âge une fois âgées de onze ans. Tantôt, elles se retrouvaient à aimer le même garçon sans le

savoir ; tantôt, elles attiraient l'attention de garçons pour lesquels elles ne ressentaient aucune attirance. Pour Marianne, ces moments passés avec Maryse étaient une échappatoire bienvenue à la tension qui régnait à la maison. Elle ignorait tout des soucis financiers de ses parents et vivait encore dans l'insouciance propre à son âge, c'est-à-dire treize ans. Mais pour combien de temps encore ?

Maryse était une jeune fille métisse, issue d'un père gaulois et d'une mère bantoue, belle et pleine de vie, mais comme beaucoup d'enfants dans sa situation, Maryse ignorait presque tout de ses origines africaines. L'Afrique, pour elle, était un concept lointain, une terre étrangère qui ne suscitait ni curiosité ni attachement. Elle était française, fière de l'être, et ne voyait aucune raison d'explorer des racines qu'elle ne considérait pas comme les siennes. Paris, sa ville natale, était son univers. La tour Eiffel, majestueuse et scintillante, incarnait tout ce qu'elle aimait : la grandeur et la beauté de la France. Sa mère, d'origine africaine, ne parlait que rarement de la terre de ses ancêtres. En revanche, son père, un homme passionné par l'histoire de France, veillait à ce que Maryse connaisse par cœur *La Marseillaise* et les grands événements qui avaient façonné le pays : les Lumières, la Révolution française, Napoléon… Il voulait qu'elle s'imprègne de cette histoire glorieuse, qu'elle se sente pleinement française. Et Maryse se voyait ainsi : plus gauloise que bantoue. Cependant, la réalité n'était pas si simple. Les enfants blancs de son école, eux, ne la voyaient pas comme une des leurs. Ils la rejetaient parfois, lui rappelant qu'elle n'était pas « vraiment » française à leurs yeux. Ces moments d'exclusion semaient en elle des doutes qu'elle préférait ignorer. Ni totalement blanche ni tout à fait noire, Maryse se trouvait coincée dans un entre-deux inconfortable. Ses cheveux crépus et sa peau claire la rendaient différente – trop différente pour certains. Et même parmi les enfants afrodescendants, elle n'était pas acceptée : ils la surnommaient « la blanche », ce qui, paradoxalement, la flattait davantage qu'être associée à l'Afrique. Marianne, sa meilleure amie, essayait toujours de la réconforter lorsqu'elle subissait ces remarques blessantes. Marianne avait elle-même des origines russes et

comprenait ce que signifiait être perçue comme « autre ». Elle répétait souvent à Maryse que l'important n'était pas ce que les autres pensaient d'elle, mais ce qu'elle pensait d'elle-même. Pourtant, ces paroles réconfortantes peinaient à apaiser le trouble identitaire qui grandissait en Maryse. L'Afrique restait toujours pour elle un mystère qu'elle ne cherchait pas à comprendre. Sa mère avait pourtant tenté de lui transmettre un peu de cette culture lointaine en lui racontant des histoires sur le Congo et ses légendes. L'une d'elles parlait d'une créature mythique appelée *Mwasi ya Paon*, ou « La Femme Paon ». Selon cette légende des tribus Tékés du nord du Congo, cette femme aux ailes majestueuses pouvait faire chavirer les bateaux des premiers colons venus piller les richesses du pays. On disait même qu'elle possédait une magie si puissante qu'elle était capable de faire disparaître des villages entiers lors des guerres opposant le royaume Kongo à ses ennemis. Mais Maryse n'aimait pas ces récits. Petite fille, elle trouvait ces histoires ennuyeuses et irréelles. Elle préférait les récits historiques concrets : les exploits de Napoléon Bonaparte, les intrigues de Louis XV et les fastes de Versailles captivaient bien plus son imagination que les contes africains remplis de magie et de mystères. Elle suppliait souvent sa mère d'arrêter de lui raconter ces histoires qu'elle jugeait dépassées et sans intérêt. En grandissant, Maryse se détourna complètement de cet héritage africain. Elle voulait lire les fables de La Fontaine, s'émerveiller devant Shakespeare et plonger dans l'histoire de France. L'Afrique ne lui importait pas ; c'était Napoléon qui faisait battre son cœur. Après avoir quitté l'école en rogne et s'être rendue chez Marianne, sa meilleure amie, toutes deux s'assirent dans la chambre de cette dernière. Marianne décida de lui confier quelque chose qui la troublait profondément, quelque chose qu'elle avait longtemps caché à sa meilleure amie. Depuis toujours, elle faisait des rêves étranges. Tantôt, elle s'envolait dans un ciel infini, tantôt elle se voyait danser au milieu d'un village de pêcheurs vêtus de tenues traditionnelles ornées de pierres rouges étincelantes. Ces visions étaient à la fois fascinantes et déroutantes, comme si une partie d'elle cherchait à lui parler. Assise côte à côte sur le lit, Maryse

écoutait attentivement son amie tout en observant son journal intime posé sur une des tables près de la fenêtre. Le vent s'engouffrait doucement dans la pièce, feuilletant les pages du carnet délaissé à lui-même sans que personne n'y prête réellement attention.

— Et là, comme par magie, je me suis retrouvé sur un énorme dragon bleu et…

— Et puis quoi… lui coupa sèchement Maryse qui en avait marre de ces histoires d'enfant. Nous serons bientôt en quatrième Marianne et il te faut oublier ces histoires de monstres de voyage nocturne et vivre dans le monde réel, s'écria Maryse tout en tremblant des bras qu'elle avait laissés dans le vide en direction du toit, cherchant à extérioriser son mécontentement vis-à-vis de Marianne.

— Tu ne m'écoutes pas ! dit Marianne.

— Bien sûr que si je t'écoute depuis près de vingt minutes à m'étourdir de toutes ces histoires bizarres…

— Toi aussi tu ne me crois pas, pourtant c'est vrai, j'ai vraiment le sentiment d'y être de vivre ces aventures, Maryse, je ne sais pas comment te le dire mais c'est comme si mon esprit quittait mon corps et voltigeait au-dessus du monde visible.

— Oooh là, je crois que tu deviens folle, lui affirma Maryse, le regard triste et tourné en direction de son buffet.

Elle ne parvenait plus à comprendre sa meilleure amie. Après tout, un rêve n'était qu'un simple rêve, pourquoi lui accorder autant d'importance ? Cela lui rappelait une anecdote remontant à quatre ans : un autre de ses amis lui avait confié, un peu gêné, qu'il s'était retrouvé à uriner dans son lit après un rêve particulièrement étrange où il se voyait pourtant uriner dans des toilettes qui au contraire s'étaient avérées être son propre lit. Les rêves pouvaient parfois sembler insignifiants, presque risibles, tandis que d'autres prenaient une tournure bien plus étrange et déroutante.

— Tu dois arrêter, Marianne, c'est sérieux, j'ai l'impression que tu perds la tête avec toute cette histoire de village, de voyage, on est en 1931, faut te réveiller ma vieille, déjà que tout le monde a peur d'une

nouvelle guerre et en quoi des histoires de rêve ou de magie nous aidera à rendre le monde meilleur, aurais-tu oublié notre devise ?

Marianne se recroqueville soudain.

— Ouais, tu as raison, toujours rendre ce monde meilleur malgré la laideur qui l'habite… renchérit-elle le visage exténué.

Marianne s'allongea sur le lit les jambes pliées dans sa tenue d'écolière. En effet, il leur était imposé de venir en uniforme et, de plus, c'était le dernier jour de classe quoi de mieux que de le passer auprès de celle avec qui elle pouvait être elle-même.

— Allez, viens là, lui dit Maryse d'une voix chaleureuse, les mains grandement ouvertes en direction de sa meilleure amie.

Sous la douce lumière d'un coucher de soleil, Marianne se précipita pour enlacer Maryse. Les deux sœurs échangèrent un serment silencieux : celui de toujours se soutenir, quoi qu'il advienne. Dans les bras de Maryse, Marianne trouva un réconfort inégalable, une chaleur qu'aucun mot ne pouvait décrire. Le soir, Marianne dîna auprès des Figaro. Seulement durant le dîner après s'être suffisamment goinfrée, Marianne ne cessait de repenser aux saveurs exotiques qu'elle venait de découvrir pour sa toute première fois, durant les échéances de table, notamment le pandou :

— Pour ceux qui ne connaissent pas le pondu, également appelé saka saka, s'écria madame Jeanne, il s'agit de feuilles de manioc pilées, souvent préparées avec des aubergines et des poireaux. Ce plat est un accompagnement très apprécié au Congo. Les feuilles utilisées proviennent de l'arbre qui produit les racines de manioc. Cette variété, cultivée dans les villages, donne un pondu au goût plus sucré et plus doux, conclue-t-elle tout en faisant étalage de la beauté culinaire riche et diversifiée de son pays.

Marianne en était encore émerveillée. Alors qu'elle réfléchissait à ces nouvelles expériences, une question lui vint à l'esprit : pourquoi Madame Jeanne n'avait-elle jamais emmené Maryse au Congo, ce pays qui faisait pourtant partie de ses origines ? Intriguée, elle osa

poser la question. Madame Jeanne comprit d'un simple regard ce que pensait réellement Marianne, elle répondit alors avec un sourire narquois, laissant Marianne perplexe face à cette énigme non résolue. Puis, dans un murmure, s'écria-t-elle.

— Demande à ta copine le climat tropical humide lui fait peur.

Le climat tropical humide, cette expression résonna étrangement dans l'esprit de Marianne. Elle prit soudain un air grave, ce qui ne manqua pas d'agacer Maryse. Celle-ci, pourtant pleine de bonne volonté, ne souhaitait qu'une chose : des vacances joyeuses et insouciantes avec sa meilleure amie. Mais si de simples mots ou des réalités climatiques africaines suffisaient à troubler Marianne au point de la déconnecter du dîner, alors la situation devenait préoccupante. Maryse, placide, observait attentivement les moindres faits et gestes de son amie. Sans qu'elle s'en doute, elle consignera plus tard dans son journal intime chaque scène étrange de cette journée. L'écriture était l'un de ses nombreux talents, en plus de la musique. Elle rêvait secrètement de rédiger une histoire d'amour surpassant celle de Roméo et Juliette. Shakespeare l'envoûtait bien plus que Molière, sans qu'elle sache vraiment pourquoi – Dieu seul le savait. Plus tard, sous une atmosphère glaciale et un ciel lourdement nuageux, Marianne se hâta pour rentrer chez elle. Les rues étaient désertes, mais les voitures, elles, formaient une file interminable le long des buildings. Les lampadaires tentaient tant bien que mal d'éclairer cette scène morose et oppressante. Après quarante minutes de marche depuis la maison des Figaro, elle arriva enfin devant l'entrée de son immeuble principal, le souffle court et le visage marqué par l'angoisse. Elle savait qu'elle était en retard, et, chez les « De France », le retard était une faute grave, passible de réprimandes sévères. Le cœur battant à tout rompre, Marianne s'avança vers la porte d'entrée. Crispée, elle tourna doucement la poignée pour vérifier si la porte était restée ouverte. À sa grande surprise, elle n'était pas verrouillée. Un mélange de soulagement et de crainte s'empara d'elle. Elle poussa la porte avec une infinie précaution, comme si elle affrontait un adversaire

redoutable. La peur d'être surprise par sa mère, dont l'intolérance envers les retards était légendaire, la paralysait presque. Il était minuit trente, une heure qui ne pardonnait rien. Marianne avançait à pas feutrés. La porte grinça légèrement sous la pression, et elle s'arrêta net, le souffle coupé. Ses yeux balayaient nerveusement les alentours, guettant le moindre signe de mouvement ou de bruit. Trente longues minutes s'écoulèrent avant qu'elle ne parvienne à franchir le seuil. Lorsqu'elle entra enfin dans l'appartement plongé dans l'obscurité, un soupir de soulagement lui échappa. Le silence semblait complice de son escapade nocturne. Mais sa joie fut de courte durée. Alors qu'elle refermait la porte derrière elle, une lumière vive inonda brusquement le salon. Son père se tenait là, impassible, une main sur l'interrupteur. Il avait laissé volontairement la porte du salon grandement ouverte pour qu'elle comprenne qu'il l'attendait. Un frisson glacé parcourut tout son corps tandis que leurs regards se croisaient. Le silence n'était plus un allié ; il pesait désormais comme un jugement inévitable.

— Père, que faites-vous là…

Marianne parlait si lentement qu'au même instant, sa mère descendit des marches, se rapprocha d'elle promptement et la souffla dans un grondement.

— Espèce d'idiote, lui dit sa mère qui la sermonna fortement afin de lui faire savoir à quel point son acte était odieux qu'ils s'en firent un sang d'encre pour elle.

En effet, elle ne leur avait guère dit où elle allait, Marianne ne voulait plus rien partager avec sa famille. Nul ne pouvait dire à qui était la faute, aux parents ou à cette dernière ?

— Calme-toi, Marie, j'ose croire qu'elle a compris où tu voulais en venir, dit monsieur Gaspard d'un ton nonchalant désireux de sauver sa fille des griffes de sa femme.

— Non, ne me demande pas de me calmer Gaspard, gronda Marie-France, l'index pointé en direction de son époux, puis, dans un fracas, elle fit volte-face en direction de la jeune fille. Elle n'a rien compris. Gaspard, tu es trop laissé avec elle et si quelque chose lui était arrivé, t'en rends tu comptes ? Elle est sortie sans laisser le moindre mot…